

Nocturnes andains

De Calama à Ollagüe, Chili – Juillet 2004

Passé l'intermède calamiteux de Calama, nous dirigeons nos roues vers la Cordillère et, à l'instar d'un personnage de roman d'Isabel Allende, pouvons enfin « grimper jusqu'au sommet des Andes (...) où l'air est si limpide qu'on peut entrevoir les anges au moment du crépuscule ».
Et aussi caresser les étoiles la nuit.

Car une fois la lune couchée, quand toute trace de sa morsure éblouissante a disparu, rien d'autre n'entache la voûte céleste que la Voile lactée, aussi visible au-dessus de nos têtes qu'un sillage d'écume phosphorescent. On peut même suivre Jupiter dans ses déambulations à travers le Microscope, la Machine pneumatique ou l'une de ces constellations australes aux noms anachroniques qui parsèment le ciel.

Contrepartie de ces nocturnes étincelants, le froid. La maigre chaleur accumulée dans le sol durant le jour s'évapore jusqu'au dernier degré la nuit tombée. Seule une chape de nuages providentielle permet de retenir un peu chaleur.

Au risque de causer d'autres désagréments...

Comme ce soir où, occupés à planter la tente sur un plateau désertique, nous sommes soudain alertés par la chute d'un petit caillou blanc sur le sol, aussitôt suivi par d'autres : des grêlons ! D'épais nuages noirs ont pris possession des sommets à notre insu et déversent à présent une authentique douche « glacée ». Plantant les derniers piquets à la hâte, nous nous réfugions dans la tente. A peine l'avons-nous refermée qu'une explosion monumentale déchire l'espace, nous glaçant le sang dans les veines. Le regard entendu que nous échangeons en silence en dit long sur nos pensées : existe-t-il situation plus terrifiante que de se retrouver pris dans un orage de montagne avec une tente pour seul abri, celle-ci formant en outre l'unique élévation notable à des kilomètres à la ronde ?
Nous sommes pétrifiés.

A chaque nouveau coup de tonnerre, nous comptons fébrilement les secondes avant l'éclair : CRAC !... 1, 2, 3... Flash !... CRAC !... 1, 2, 3, 4, 5...
Flash !... Ouf, la menace s'éloigne !
Nous avons eu chaud...

Le lendemain au réveil, une étrange lumière filtre au travers de la tente. Elle a un aspect diaphane, presque opalescent. En sortant, nous découvrons avec une excitation toute enfantine que l'orage a semé un champ de neige derrière lui. Tout est recouvert d'un fin manteau cotonneux. Nous levons les yeux au ciel : les cumulus ont disparus, remplacés par d'inoffensifs nuages d'altitude. Au loin, les volcans sont blancs de la tête aux pieds et semblent bien naïches.

Un peu trop peut-être...

L'espace d'un instant nous demandons si, finalement, ce ne serait pas eux les vrais responsables du vacarme d'hier et de la cendre glacée de ce matin...

Le Grand Nul Part

Du salar de Tunupa au salar de Coipasa, Bolivie – Juillet 2004

Quelques jours plus tard, l'univers dans lequel nous évoluons est toujours aussi éclatant, mais la matière qui le compose n'a plus rien d'ouaté ni de précaire. Elle présente au contraire un profil vivace et corrosif.
Nous avançons au beau milieu d'un salar, un désert de sel.

Ultime produit d'une mer intérieure mille fois répandue et mille fois évaporée, celui où nous nous trouvons, le salar d'Uyuni – ou salar de Tunupa pour reprendre son nom original – est le plus grand du monde : 12 000 km de blancheur étalée à l'infini. Incidemment, la plus grande surface plane du globe. Nous avons longé hier cette blanche depuis la terre ferme et nous y sommes jetés ce matin avec l'impression dérangeante de nous lancer dans le vide.

Rouler dans cet univers, c'est connaître l'expérience hallucinante d'avancer dans un Grand Nul Part où toutes les inventions sont possibles : le départ depuis la berge devient une méharée dans un erg décollé ; l'avancée sur la croûte de sel un raid sur de la banquise glacée ; l'arrivée sur une terre isolée la conquête d'une île oubliée.

Nous évoluons dans une autre galaxie, un vide intersidéral, un espace hyper sidérant où nous faisons figure d'OVNI – Olibrius à Vélo Non Identifiés ! – aux yeux des touristes qui, depuis leurs 4x4 rutilants, ne manquent pas d'immortaliser en couleur leur rencontre du 3e type... et de la 4e fille !

Nous nous extrayons de cette saumure figée après 108 km d'une navigation à la boussole, heureux comme des marins ayant réussi l'exploit de sortir indemnes du triangle des Bermudes...

Mais le summum de notre navigation fantasmagorique, nous le vivons quelques jours plus tard dans le salar de Coipasa.

Nous étions pourtant inquiets avant de laborer car, aux dires de paysans du coin, il se trouvait actuellement sous les eaux. Aussi, ce matin, en le découvrant sec comme un fond de tarte, nous poussons un ouf de soulagement et nous élançons, confiants, dans cet autre désert.
Hélas, ce n'était que mirage !

Après une vingtaine de kilomètres au sec, quelques flaques se forment